

Vaším úkolem je v tomto textu

0. Nastavit velikost stránky A4, okraje shora 2 cm, zespodu 4cm, vnější 2 cm vnitřní 5 cm (na svázání).
1. Zformátovat titulky : vystředit, tučně, písmo 16, odstranit velká písmena.
2. Zarovnat celý text do bloku, řádkování 1,5.
3. Odstavce odsazení první řádek 1cm, Udělat mezeru za odstavcem 6 bodů.
4. Nahradit netyografické znaky typografickými: např. vložit – místo --, ' místo ', zkontrolovat a případně nahradit spojovníky.
5. Přidat tvrdé mezery před ; ? a !
6. Zkontrolovat, zda někde nejsou čísla stránek bez mezer: např. p.999.
7. Upravit další místa v textu podle pokynů (jsou označena zeleně).
8. Udělat horní indexy (např. XXème opravit na XX^{ème}).
9. Najít a odstranit násobné mezery.

Dana NICA

Université "Alexandru Ioan Cuza" -- Iasi Roumanie

dananica (at) yahoo.com

Komentář [N1]: Tento odstavec tučně.

Komentář [N2]: Opravit na Iasi

Komentář [N3]: Vložit zavináč

LE GEOGRAMME COMME IDENTITEME CANADIEN : LE CAS PAUL CHAMBERLAND

DES MOTS ET DES LIEUX

Partons d'un axiome de l'« Européen scoto-français » Kenneth White, selon lequel la géographie est plus intéressante que l'histoire. La « mondanité » serait ainsi essentielle pour une anthropologie spatiale qui entraîne un déplacement de sens dans la relation écouménale. On reconnaît traditionnellement à l'espace une vocation dépositaire, d'accueil, associée au sédentarisme, à la sédimentation, à l'enracinement. De façon concise, c'est là ou y (selon Kenneth White, le monde « n'est ni antique ni moderne mais simplement, pleinement là »). Pourtant, dans la (post)modernité, l'espace est quasi réduit à sa dimension de médium¹. Car l'établissement du vécu, la diffusion du savoir, l'effusion du poétique, tout cela exige déjà un médiateur. Et la qualité médiatrice de l'espace, saisie dans un premier temps, avec une certaine naïveté primordiale, par l'arkhè-pensée, est exploitée au maximum à l'âge des technologies et de la communication, qui retraduit le rapport fondamental entre l'être et le lieu. Cette dernière relation c'est d'abord une tension. Pour y remédier, Augustin Berque propose une fusion entre deux sciences (géographie et philosophie) et entre deux mentalités (occidentale et orientale)². Ses termes (médiance, trajection, etc.) l'aident à définir le sens du milieu comme synthèse de l'individuel et du social, de l'empirique et du symbolique, le système de pensée oriental (surtout celui japonais et chinois) étant, dans ce cas, idéal pour récupérer la valeur et le sens du lieu. Dans la logique du prédicat de Nishida Kitarô, par exemple, attentivement étudiée par Augustin Berque, il ne s'agit plus de l'identité aristotélicienne (X est X), mais d'une prédictivité (X est Y) permettant une véritable définition ontologique. Le monde, comme la langue, est ainsi l'ensemble de tels prédicats, et l'analogie entre le lieu et le langage ouvre la voie à la « pensée de la terre » ou à la géopoétique. Car l'espace devient lieu lorsqu'il est habité³. Penser l'espace, c'est l'habiter, et vice versa. Les visionnaires l'annonçaient déjà. Rimbaud déclarait son appartenance esthétique (dans le sens large du grec aisthêsis, « perception par les sens externes et internes », traduit chez Descartes par « sentiment ») au monde: « Si j'ai du goût, ce n'est guère / Que pour la terre et les pierres » (« Alchimie du verbe », Délires II, Une Saison en Enfer). Ezra Pound fait à son tour preuve de pragmatisme poétique dans une devise telle « faire (le) monde » (« To make cosmos -- / To achieve the possible » -- Canto 116). Les exemples n'en manquent pas. Or, penser la terre c'est se livrer à une géanamnèse : mémoire et perception se travaillent l'une l'autre dans une approche sensible du monde, acte quasi-mystique. On parle ici d'écoumène, doué de sens, « meublé » par l'humain et dynamique dans le plan temporel, concept réunissant tous ces traits à la manière de la cruche de vin de Heidegger (qui est à la fois terre, art du potier, civilisation de la vigne et convivialité). Tout ce qui est au monde possède un corps et la pensée mythique se voit in-

¹ Devenu « catégorie de pensée à part entière » dans la *médiologie*, discipline obstinément professée par Régis Debray dans ses livres *Cours de médiologie* (Paris, Gallimard, 1991), *Manifestes médiologiques* (Paris, Gallimard, 1994), les revues qu'il dirige (*Cahiers de médiologie*, Paris, Gallimard et Fayard, 1996-2004 ; *Medium*, Paris, éditions Babel, depuis automne 2004) ou bien ses cours (chaire de médiologie à l'Université de Lyon III). D'ailleurs, c'est à Régis Debray qu'appartient l'invention du terme *médiologie* (cf. *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979) : « Il s'agit en première approximation d'analyser les "fonctions sociales supérieures" (religion, idéologie, art, politique) dans leur rapport avec les moyens et milieux de transmission et de transport. Le point sensible, et le centre de gravité de la réflexion, est l'entre-deux. C'est la zone encore floue des interactions technique-culture, ou des interférences entre nos techniques de mémorisation, transmission et déplacement, d'une part ; et nos modes de croyance, de pensée et d'organisation, d'autre part (...) » (cf. Régis Debray, « Qu'est-ce que la médiologie ? », *Le Monde Diplomatique*, août 1999, p. 32).

² Il en fait un excellent exposé dans « L'habitat insoutenable. Recherche sur l'histoire de la désurbanité », *Espace géographique*, Paris, Belin, tome 31 -- 2002/3, pp. 241-251.

³ Voir, dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault (Paris, Belin, 2003), la suite d'articles dédiés à la notion de *lieu* et signés par Augustin Berque, Nicholas J. Entrikin, Jacques Lévy et Michel Lussault. Pour une synthèse des origines, sens et usages d'un concept comme l'*habiter*, se reporter aussi, par exemple, à l'essai de Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net, Textuel*, 18.12.2004, version en ligne : <http://espacestems.net/document1138.html>, consultée le 12 juin 2007.

timelement liée au monde dans l'okéiosis, façon primordiale de s'approprier l'espace et de le préserver de toute forme d'aliénation. De même, si tout est soumis à la localisation, le lieu « passe » lui aussi par l'homme, ce « catalyseur de l'Univers », qui traverse et réfléchit. Or, la désanthropomorphisation (ou désanthropologisation) du monde postmoderne équivaut à une paradoxale évacuation du monde dans le monde⁴. C'est ainsi que la géopoétique s'entête, ni plus ni moins, à réhabiliter la terre, sans pourtant aboutir à une « poésie du terroir ». Aucun patriotisme ou écologie sentimentale. Car le monde, dans les géogrammes, est peuplé, et la parole devient physique. Penser la terre, imaginer ou saisir des configurations des territoires, c'est, en fait, en faire des traductions. Le langage, la terre l'engage. Sauf que, pour donner la mesure du cosmos, la poétique intégrale se doit de fondre toute scission (homme/monde, matière/esprit, pensée/sensation, raison/intuition, poésie/science). La dualité sujet-objet, fondement intellectuel de la pensée occidentale à partir surtout de Descartes, se trouve remise en question. Nietzsche l'avait anticipé. La crise de la narration est un effet direct d'une crise de la dimension (vue comme narration géométrique). La rencontre avec la réalité devient alors douloureuse, et le lieu exemplaire de cette souffrance c'est la littérature. La géopoétique se situe ainsi au-delà du bien et du mal de la pensée dichotomique, donc des paradigmes ou des « patterns » tout faits. Et l'être humain est par excellence géographique: il « se grave (graphein) dans la terre (gê), et (...) il en est en retour gravé dans un certain sens »⁵. Le logos mundi dérive donc du désir d'habiter le monde, de fréquenter la terre, l'extérieur, le dehors⁶.

Kenneth White définit la poésie comme un « langage exemplaire / subtil comme la fleur / fluide comme la vague / souple comme le rameau / puissant comme le vent / dense comme le roc / unique comme le moi / beau comme l'amour »⁷. L'univers saisi par les poètes-penseurs québécois, par exemple, est souvent délicat ou vulnérable, surtout dans ses dimensions temporelle ou identitaire, car il contient aussi la frontière, la marge, l'oubli, le silence, l'inadaptation. Dans l'oscillation entre « le proche et le lointain » (couple cher à Claude Lévesque), « les humains glissent sur les choses » : c'est ce que dit Jacques Brault, pour qui, en outre, l'appréhension du temps, dans cette quête d'« un pays à mettre au monde », se réduit à des « moments fragiles ». Fernand Ouellette v(o)it le poème comme lieu de l'exil et de l'errance. La poétique de Pierre Ouellet est comme suspendue entre le « sens de l'autre » et l'omis, le « réel enlevé », « ce monde, qui s'étend nu sous la parole ».

Dans cette affaire, les choses ne sont pourtant pas mises au mieux. Paul Virilio, philosophe, écrivain urbaniste, et professeur d'architecture, postule que l'espace est devenu critique⁸ car « il doit être utilisé critiquement » ; cela annonce un « dégonflement » du monde : « Le plein n'est plus ». L'apparence est remplacée par la transparence, l'effet de réel se substitue à la réalité. L'idée de perspective est bouleversée: les technologies de la connaissance et de la communication télescopent la réalité: le présent de l'en-direct détruit la présence, l'information médiatisée l'emporte sur la donnée sensible. Ainsi, Pierre Lévy, théoricien de la cyberculture, dit que le virtuel (cette nouvelle condition ontologique de l'espace) ne s'oppose plus au réel, mais à l'actuel. Or, les poètes postmodernes, pour la plupart aussi philosophes sinon même journalistes, sont des témoins de l'« actualitaire », pour reprendre un terme de Paul Chamberland. Ils sont là, ou bien ils errent fertilement : « Le voyage », écrit Georges Amar, « est à la géopoétique ce que le rêve est au surréalisme ». Ce qu'ils donnent, ce sont des récits de voyage, des way-books⁹ dans le sens de Kenneth White, chef de file d'une géopoétique définie comme « l'étude des rapports intellectuels et sensibles entre l'homme et la Terre ». Plus que -- à la rigueur -- une science, la géopoétique est, selon Laurent Margantin, la pensée commençante (anfängliches Denken), ou bien une vision dont les formes traversent la poésie, la prose, la pensée et, en fin de compte, la politique¹⁰.

Komentář [N4]: opravit na německé a.

⁴ « Perte de monde », voire acosmisme dénoncés, entre autres, par Michel Serres.

⁵ Augustin Berque, *op. cit.*, p. 11.

⁶ White dédie un ouvrage entier à ce concept (*La Figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982), tout en évoquant Deleuze, qui veut « brancher la pensée sur le dehors » (cf. Roger-Pol Droit, « Foucault, Deleuze et la pensée du dehors », *Le Monde*, 5-9-1986). C'est là que la notion d'*écoumène* devient fondamentale, telle qu'elle est théorisée (au féminin !) par Augustin Berque à partir de la définition étymologique de l'*existence* (« se tenir », *sistere*, « au dehors », *ex*) : « L'*écoumène*, c'est l'ensemble et la condition des milieux humains, en ce qu'ils ont proprement d'humain, mais non moins d'écologique et de physique. (...) La prendre en considération, (...) c'est s'opposer à la philosophie qui a pu prétendre localiser la demeure de l'être dans le langage ; ainsi que s'opposer aux sciences trop étroitement humaines » (cf. Augustin Berque, *Écoumène: introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, p. 14).

⁷ Cf. *Grand Rivage*, Paris, Éditions du Nouveau Commerce, 1980, p.113.

⁸ Cf. *L'espace critique: essai sur l'urbanisme et les nouvelles technologies*, Paris, Christian Bourgois, 1984. Ce livre fait écho, en effet, à la collection « L'espace critique » aux éditions Galilée, dirigée par Virilio depuis 1974.

⁹ *Poèmes-chemins*, récits de voyage qui ne sont pas des récits de voyages, mais, dans un style saltatoire, plutôt des déplacements, des itinéraires intellectuels : « [p]arours du monde sensible, parcours intellectuel et grammatical » (définition donnée dans « La poétique du dehors. *Walking the Coast et Handbook for the Diamond Country* », chapitre dédié à Kenneth White par Catherine Chauche dans *Langue et monde: grammaire géopoétique du paysage contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 231).

¹⁰ Cf. Laurent Margantin, « Kenneth White et la géopoétique », *Le Recours aux forêts*, juin 2004, article en ligne : http://www.lerecoursauxforets.org/article.php3?id_article=25 (consulté le 30 juin 2007).

Převést na tabulku

Concept	Date
Pierre Levy	cyberculture 1963
Kenneth White	géopoétique 1965
Paul Chamberl.	actualitaire 1977

Vivre le dehors : de la géopoétique aux géogrammes

Komentář [N5]: Odstranit "vdovy a sirotky".

En tant que « discipline », la géopoétique a un père fondateur. Kenneth White est Écossais de naissance, mais Français d'esprit et d'implantation. Il a enseigné la littérature du XXe siècle à la Sorbonne et il a lancé, dans les années 80, une mode, une épidémie, une méthode, qui a eu un impact rapide. Comme il a beaucoup voyagé, c'est le long de la côte Nord du Saint-Laurent, en route pour le Labrador, dans un voyage à travers les Laurentides, que cette notion lui est venue à l'esprit¹¹. C'était en 1979 qu'il eut cette idée « qu'il faut sortir du texte historique et littéraire pour retrouver une poésie de plein vent où l'intelligence (intelligence incarnée) coule comme une rivière. (...) Un appel qui vous attire au-dehors »¹². Qu'en est-il donc? "J'en ai, pour ma part, trouvé beaucoup plus d'éléments là où l'on s'y attend le moins : dans des études de géologie, de physique, de botanique, mais plus encore dans des textes qui sortent de toutes les catégories, de toutes les disciplines"¹³. White n'est pas ainsi loin du Ponge des années 60 et du credo poétique de celui-ci : « Dans ces conditions on aura compris sans doute quelle est selon moi la fonction de la poésie. C'est de nourrir l'esprit de l'homme en l'abouchant au cosmos. Il suffit d'abaisser notre prétention à dominer la nature et d'élever notre prétention à en faire physiquement partie, pour que la réconciliation ait le lieu. (...) Les poètes n'ont aucunement à s'occuper de leurs relations humaines, mais à s'enfoncer dans le trente-sixième dessous »¹⁴.

Comment s'expliquent les deux moitiés du mot géopoétique ? Faisons confiance de nouveau à Kenneth White qui nous introduit dans cette discipline en 1994, dans *Le Plateau de l'albatros*, après la publication d'une fameuse thèse sur *L'esprit nomade* en 1987. La poétique, elle, est une « pratique fondatrice », à la base de toute culture : la poésie océanique d'Homère pour la littérature classique en Grèce, ou le Livre des odes chinoises pour

¹¹ Plus tard, il se réclamera d'une certaine manière du Rimbaud de l'Abyssinie, dont l'écriture « sur le mode géo-graphique » témoigne du fait que c'est sous l'emprise d'un paysage envahissant « que commence la géopoétique » (Préface à Catherine Chauche, *op. cit.*, p. 17). D'ailleurs, White mythologise cette dernière, tout en la voyant comme une fusion de trois éléments primordiaux (qu'il rapproche lui-même d'une autre trilogie whitienne : *eros, logos, cosmos*) : « À l'origine de la géopoétique, il y a un paysage (*landscape*), un espace mental (*mindscape*) et un terrain linguistique (*wordscape*) » (*id.*, p. 9). Jean Arroye forge, à son tour -- sur le modèle de la réflexion faite par White en marge de la *sophia* chez les Grecs anciens -- un terme comme *géosophie*, tout en reformulant, sans l'avouer, la trouvaille terminologique ci-dessus : « L'invention du paysage se joue ainsi entre le parti-pris des choses et le parti-pris de l'imagination, entre *matter-of-factness* et, on pourrait dire, *matter-of-mindness*... » (cf. *Géopoétique et arts plastiques*, Publications de l'Université de Provence, 1999, p. 86).

¹² Témoignage rapporté en plusieurs endroits et mis en ligne par l'auteur même dans son Éditorial aux *Cahiers de géopoétique* : http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/cahiers/editorial.html (consulté le 18 juin 2007).

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Francis Ponge, *Méthodes*, Paris, Gallimard, 1961, p. 204.

la pensée confucianiste ; avant Platon, sophia ne signifiait pas « sagesse », mais « intelligence poétique »¹⁵.
Deuxièmement, la culture en question doit se munir de lignes de force, « formes maîtresses » (selon Montaigne)
ou

« motifs unificateurs » : aujourd'hui, choisit White, ce serait la terre même. La géopoétique est donc née. En 1989, un Institut de Géopoétique est fondé, avec une revue, les Cahiers de Géopoétique.

Pour les géogrammes, on change de spécialiste et on écoute Augustin Berque, directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Les géo-phores obsédants d'Augustin Berque sont œcumène, lieu, milieu, médiance, mouvance, trajection, prise. Son axiome est qu'« il n'y a pas d'être à l'état pur, mais qu'il faut un lieu pour être » (pour prendre un exemple, le mot japonais samui signifie deux choses : « j'ai froid » et « il fait froid »). Si la phénoménologie sert de base à une réflexion sur la géographicité de l'être autour des paysages et de l'œcumène, la logique du lieu, de l'espace habité, suppose des « motifs identifiés par un toponyme qui relèvent à la fois d'un sens accessible à la conscience humaine et d'une dimension propre à la terre, enfouie dans sa topicité ». Ce seraient justement les géogrammes, de nature éco-techno-symbolique, à la fois configurations géographiques et tendances historiques. C'est aussi une dynamique, toute heideggérienne, de l'être-au-dehors-de-soi. Les géogrammes expriment donc la relation de l'humanité à l'étendue terrestre. Ils permettent la réhabilitation de l'extérieur, du dehors du monde, dans une lecture focalisant sur les lieux, les choses et les moments de ce dernier. Il y même des praticiens de la géopoétique, tel Georges Amar, qui imaginent un « Laboratoire de géopoétique appliquée »¹⁶, vu comme une « anthologie d'instruments géopoétiques ». Un tel outil désignerait tout ce qui possède un « souffle vital ». Car la géopoétique est généreuse et élastique : elle peut s'élargir en vue d'une géo-psycho-socio-poétique. Tout comme elle peut très bien nier toutes ces composantes : « Essayez de concevoir un espace mental qui ne soit ni mythique, ni religieux ni métaphysique, ni psychosociologique, ni imaginaire. C'est la géopoétique », dit Kenneth White.

Chamberland ou la « supraversion »

¹⁵ Kenneth White, *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 26.

¹⁶ Dont le modèle peut être Paul Chamberland : « Je vis dans un *laboratoire*, la Terre. Un laboratoire qui menace de sauter. Le stress multiple, les foules » (cf. *Témoin nomade*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1995, p. 49).

Dans cette logique de la syncope, ce sont plutôt des gestes, des découpages qui deviennent de purs objets (ou ob-jeux), dont la lecture se fait aussi dans le plan de la perception. Tout en habitant la terre en poète, Paul Chamberland essaie de donner du sens aux gestes familiers et aux actes les plus quotidiens. L'ontologie de l'être géographique devient pour lui un ensemble de « prises » ou de géogrammes à deux dimensions : la mesure de la conscience humaine et l'échelle propre à la terre. Les textes de Chamberland sont des fables « actualitaires » dans lesquelles le fait divers¹⁷ est sublimé dans le fait univers. « Les géogrammes sont-ils des poèmes? » se demande déjà innocemment leur auteur dans sa thèse de doctorat en création littéraire à l'Université de Sherbrooke (1992). Il répond par un récit nourri de journaux (articles sélectionnés, découpés, transformés, collés) et agrémenté de poèmes, cris ou hurlements lyriques d'un poète habité, avant tout, par le mode de l'urgence. Son géogramme, tributaire d'une écriture poétique plus que « subversive » (appelons-la « supraversive »), se veut une interprétation¹⁸ des événements, ou plutôt leur discours, leur traduction textuelle. L'élément narratif (techniques journalistiques) se joint à la rhétorique et au lyrisme (figures de condensation, écriture fragmentaire) dans un effort qui évoque les Calligrammes d'Apollinaire, les Champs magnétiques de Breton et Soupault, les écRiturEs de Paul-Marie Lapointe, le lettrisme, l'Oulipo et maintes expérimentations poétiques postmodernes.

Assumant ou intégrant son identité canadienne, Chamberland (s')affirme en niant, lorsqu'il dénonce, par exemple, la nouvelle barbarie, quotidienne, « de la gestion généralisée, de l'anesthésie médiatique », bien qu'il se déclare en même temps fasciné par « la simultanisation en cours de la planète »¹⁹. Une suffocation et une anxiété générales expliquent cette hâte du poète d'expulser, dans des gestes courts, limites, son mal du monde. À la politique de la douleur, il oppose un regard poétique, dépouillé de la chair des arguments et allégi sur le modèle du journalisme. « J'ai voulu sortir d'une certaine exaspération face à l'image et la métaphore. (...) Mon objectif était alors de dire l'insupportable avec le moins de mots possible », justifie-t-il son choix des géogrammes²⁰. Il en donne trois volumes, en 1991 (Le multiple événement terrestre), 1994 (L'assaut contre les vivants) et 1997 (Le froid coupant du dehors). Sa matière première est, conformément à l'Avant-propos du tome 1, le texte actualitaire : "fragments de terre", « prélèvements faits sur l'information imprimée », ou bien prises de

Komentář [N6]: Udělat jednotlivé autory jako seznam.

¹⁷ Dans un essai célèbre, Roland Barthes remarquait, quant au fonctionnement et à la structure du fait divers, la prédilection de celui-ci pour l'antithèse et pour le comble, figure qui « a pour fonction d'opérer une conversion du hasard et de l'anodin en signe », permettant un surcroît de sens et une interprétation mythologique (cf. « La structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, pp.188-197).

¹⁸ Sans que cela soit synonyme d'un commentaire éclaircissant : « Des journalistes tentent d'expliquer les événements ; je ne vise en rien l'intelligibilité de ceci-à-cause-de-cela. Non, je cherche à dégager et à produire des figures, sensibles et à chaque fois singulières, qui conjoignent le divers et l'hétérogène du "ce qui arrive ensemble", en espérant ainsi bouleverser la perception du terrestre humain. » (cf. Gad Soussana, « "Le multiple événement terrestre" : entretien avec Paul Chamberland », *Spirale*, no. 177, mars-avril 2001, pp. 22-23 ; p. 22).

¹⁹ Cf. Bernard Pozier, « Paul Chamberland : "L'expérience de vivre et de penser". Parcours et perspectives... » (entretien avec Paul Chamberland), *Lettres québécoises*, no. 103, automne 2001, p. 9.

²⁰ Sa position est manifestement polémique face à la « fin de l'âge de l'image » : « Au cours de années quatre-vingt, je refuse ce qui s'appelle l'autisme en poésie : le culte irresponsable de l'image » (*ibid.*). Cette attitude de belligérant impose une définition « idéologique » du géogramme : « Le géogramme est et reste avant tout une proposition poétique. Si du sens s'y produit, c'est par figures (...). Il est, à la lettre, un fragment "écrit" de la Terre. Il est donc lui aussi événement, événement d'énonciation, chant ou récit. Un trait polémique a d'ailleurs motivé dès le départ cette pratique d'écriture. J'ai voulu rompre carrément avec une poésie que je voyais illustrée par tant d'ouvrages : toute tendue dans une production pléthorique d'"images" gratuites, et emmurée, dans le pire des cas, sous prétexte d'autotélisme, dans une sorte d'autisme. J'en avais contre une facilité que je jugeais inadmissible : la griserie de l'irréfrence. J'ai pris le parti opposé : construire l'énoncé poétique à partir du prélèvement de ce que j'ai appelé le "matériau (textuel) actualitaire" (...) » (cf. Gad Soussana, *op. cit.*, p. 22).

sang rendant compte d'un état de santé sensible : « J'écris au microscope. Avec un scalpel²¹. Ce qui ne lui épargne pas tout un métadiscours autour de la finalité d'une telle démarche²².

²¹ Paul Chamberland, *Le multiple événement terrestre: géogrammes 1, 1979-1985*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1991, p. 62.

²² Chamberland reconnaît la portée manifestement idéaliste de sa technique : « On pourra juger raisonnablement que les géogrammes relèvent d'une utopie de l'écriture. Certes l'entreprise paraîtrait tout à fait irréalisable si la perspective encyclopédique n'était pas compensée, équilibrée par une esthétique du fragment. L'inachèvement, l'incomplétude, l'aléatoire, le précaire même sont des traits qui affectent non seulement chaque élément mais l'ensemble. Un ensemble, donc, en incessante transformation, un *work in progress* indéfini. Le récit de la Terre est inachevable... En produire des figures, proposer une *géopoétique* n'en demeurent pas moins une entreprise tout à fait désirable » (Paul Chamberland, *op. cit.*, Introduction, p. 8). Le succès d'une telle démarche est par ailleurs mesurable dans l'immédiat : « J'aurai réussi l'entreprise géogrammatique si j'ai pu provoquer, si peu que ce soit, à chaque fois dans tel fragment, la "sensation" du "ça arrive" » (*cf.* Gad Soussana, *op. cit.*, p. 22).

Le vertige de l'événement

Chamberland a la sérénité contemplative de Jacques Brault lorsqu'il ramasse des signes témoignant de l'épuisement culturel et politique de l'âge contemporain, qu'il projette dans un décor (« dé-corps », selon Denise Brassard) ou bien dans une « acosmie » examinés avec une effervescence dionysiaque, journalistique, gravement lyrique. Du début du premier tome (« Des nouvelles du monde »²³) jusqu'à la fin du second (« une rumeur roule au fond du monde, les vivants reviendront »²⁴), le texte éclate. Le Canadien examine le globe de façon complexe, microscope et télescope confondus. La traversée du monde -- cette espèce de géognose -- est donnée toute nue : elle inclut, à la manière de l'hypertexte, citations, références, renvois, noms, « bouts » de romans, poèmes, maximes, etc. qui passent par la tête de celui qui lit. Les poèmes ont une allure doublement citationnelle, car ils sont : 1. dans leur chaire même, des « prises » du réel, des faits divers découpés dans l'ordre (ou désordre) de l'histoire événementielle, et 2. des palimpsestes renvoyant à d'autres écrivains et lectures du monde. Les anges, NASA, l'ionosphère, ou bien Angola, Madrid, Guatemala, Hiroshima, des noms comme Dire Straits, Chingnien Pao, madame Duvalier ou Niger Soudan Tchad, des vues terrifiantes (carnages, vengeance, violence urbaine, anorexie), tout est là.

Inachevable comme tout ce qui est dit ou dicible, réel ou géopoétique, l'ensemble est en permanente mutation : il faut articuler vite et faire bref. Sur pas plus d'une page, Chamberland présente, tel un critique efficace, sa propre esthétique du fragment, qui obéit aux principes de l'inachèvement, de l'incomplétude, de l'aléatoire et du précaire. Ses géogrammes ont ainsi l'apparence des fractales et s'ouvrent, d'ailleurs, avec l'image de quelques grands réseaux composant la biosphère ou l'histoire : « transports d'informations, de corps, de biens / les voyageurs, les appels téléphoniques, les satellites, les boeings, les photons, les pipelines / l'hydrographie : fleuves, mers, l'inarrêtable floculation des nuages, neiges et pluies, foudre / circulation, dérobades et heurts de vents, trajectoires erratiques des particules cosmiques dans les étages de l'atmosphère / déplacements, insensibles ou brusquement orageux, des formations idéologiques / bris, ou glissements, des marées diplomatiques / fuseaux de rupture, incendies, cassants froissages des interfaces politiques, les guerres / discrète fluence des émissions télépathiques dans le réseau des méditants, gage de la catastrophe harmonique »²⁵.

Pourtant, l'événement inaugural du recueil c'est une vision : « un ange fait une chute mortelle dans l'ionosphère »²⁶. Les conséquences en sont majeures, et pour le poète et pour son livre. Le fait, l'idée sont présentés dans leur trajet le plus physique. Ils entrent dans le corps de l'écrivain, où ils ont un parcours (montée-descente-virages), une absorption -- car le poète a une conscience et une sensibilité --, ainsi que -- intelligence oblige -- une expulsion en tant qu'image. Mais l'être de chair et de... passé du poète est aménagé, à son tour, en d'autres réseaux. Voilà cette mise en abîme : « pendant que j'écris, que cet événement a lieu pour la machine cortex-yeux-mains-gorge-bouche connectée au stylo / pendant que les réseaux sanguin, nerveux, lymphatique, musculaire se reproduisent dans la pulsion qui les lie au monde / (à la recherche de la métaphore nourricière -- la géodynamique turbulente des commencements que l'on porte en soi) »²⁷. C'est la section « Des nouvelles du monde ». En vertu de cette homologie formelle des circuits, variante du déterminisme géopoétique, l'ange revient le long des géogrammes : c'est l'effet papillon dans la lecture du monde.

²³ Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 9.

²⁴ Paul Chamberland, *L'assaut contre les vivants : géogrammes 2, 1986-1991*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994, p. 265.

²⁵ Paul Chamberland, *Le multiple événement terrestre, op. cit.*, p. 11.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

Les « Navigations », deuxième section, comprend des poèmes en prose : une mosaïque de morceaux délimités comme dans certains journaux, avec des espaces blancs comme séparateurs de phrases, alternant avec de brefs récits typographiquement corrects. Une série d'anecdotes (marquées en tant que telles) s'ensuit comme un éventail : l'été '69, l'odeur du ciment mouillé, les échos du concert de Woodstock et, comme refrain ou ritournelle, une phrase soulignée : « La Terre est un ange »²⁸. On a affaire à une figure complexe : le vertige de l'exhaustivité. L'intertextualité se double de l'intermondanité : des fragments du monde, des visions, des découpages renvoient les uns aux autres : « Le nuage de lait dans la tasse de café, galaxie tournoyante, devient momentanément le centre du monde, comme dans ce plan d'un film de Godard, Deux ou trois choses que je sais d'elle »²⁹.

Le géogramme obéit à un régime pluriel. D'un côté, il se veut poétique ; de l'autre, il a l'air froid, exact, telle une simple notation. « Aujourd'hui, 27 octobre 81, Marie Uguay est morte »³⁰ : cet incipit camusien allume des clartés dans la tête du consommateur de géogrammes. Il est suivi de citations ou d'allusions en grande quantité : philosophes, écrivains, graffiti, titres à la une, séquences de conversations pipées au comptoir des bars, refrains de troupes rock. Car la parole géopoétique est par excellence citationnelle. « La nécessité absolue de tout ce qui arrive ne recèle aucune forme de contradiction », dit Nietzsche, page 130, à qui semble répondre, page 131, un témoignage plus récent : « de son propre aveu, Paco Rabane aurait participé au meurtre du jeune Toutânkhamon ».

Le paradigme du circuit évoqué au début s'enrichit : « Phases » y vient ajouter les réseaux enserrant la terre (aérien, ferroviaire, maritime, téléphone, TV), le « réseau des amants, des militants, des sorciers », les « courants d'idées, changements de mœurs, modes, / publicité, éblouissante superstructure du star-système / planisphères, organigrammes, cartes d'état-major / terrorisme international (...) escalades et torpeurs »³¹. Les autoroutes deviennent les « cathédrales du mouvement ». La vision est télescopique, le regard -- circulaire et omniscient, et le point de vue est celui du cosmonaute. Tout est isomorphe, d'où les deux définitions lexicographiques (exactes) proposées pour les mots isoséiste et isostasie.

L'enchaînement textuel reprend d'ailleurs l'aléatoire de la vie et de l'histoire : « Argentine, trois cent mille personnes sont disparues en 1977 / quelque part aux Etats-Unis on a tenu un congrès sur l'ennui / ailleurs un évêque a été saisi pour vol à l'étalage »³². Les événements sont comme rangés dans de petits bols étiquetés, groupés, à leur tour, dans des familles plus générales de récipients. Des espèces et des genres. Chamberland classe attentivement tout, les tiroirs « technologies », « toxiques » et « armements » sont en toute proximité : « Les Soviétiques ont inventé une machine qui décide de l'authenticité d'un écrit »³³ ; « Comment disperser les déchets nucléaires : la NASA va mettre des 'poubelles de l'espace' en orbite autour du soleil » ; « on provoquera au-dessus de certaines régions un système d'oscillations susceptibles de produire de hauts niveaux d'électricité : le rendement intellectuel de populations entières s'en trouvera altéré »³⁴. À côté, le rock de Stevie Ray Vaughan, Talking Heads ou Police n'est qu'une énergie déchaînée contre la mort.

Ces historiettes ont parfois une couleur morale : « le patriarche des bédouins du Sinaï mourut à l'âge de cent trente-quatre ans..... Il était considéré comme le porte-parole de la tribu..... chaque matin on insérait

²⁸ *Id.*, p.18.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Id.*, p.20.

³¹ *Id.*, p.26.

³² *Id.*, p.27.

³³ *Id.*, p.38.

³⁴ *Id.*, p.39.

deux bouts d'allumettes sous ses paupières pour lui permettre de les garder ouvertes durant la journée »³⁵. Il y en a aussi qui sont d'un ridicule parfaitement humain : « (anecdote) Une vieille femme erre trois jours dans un centre commercial géant d'Utrecht.... Elle n'arrivait pas à trouver la sortie, elle n'osait pas demander son chemin..... Elle était venue là, la veille de Pâques, faire des emplettes avec sa sœur, qu'elle avait perdue de vue dans la foule »³⁶. D'autres sont d'un anodin qui rappelle une certaine ironie de la vie, saillante dans le prêt-à-lire journalistique: « Cheetah, la guenon vedette des films de Tarzan, passe une retraite paisible dans une villa près de Los Angeles en compagnie de son maître et ami ('elle boit quelques bières quand il fait chaud et fume de temps en temps un cigare ou une cigarette. L'hiver elle a droit à un petit verre de cognac avant d'aller dormir') »³⁷. Il y a aussi des collages dont le contraste est criard : « un étudiant de dix-sept ans s'est aspergé d'essence et s'est fait flamber dans le stationnement d'une école polyvalente à Sherbrooke..... le printemps commençait »³⁸.

Du reste, cela tourne mal. Les futurologies annoncent que « ça va se gêter, la vie »³⁹, les crimes pullulent, les atrocités sont examinées sous l'angle quantitatif : « Il naît jusqu'à quarante mille enfants par année dans les prisons soviétiques » et « à Java on enterre les morts debout pour ne pas empiéter sur les terres cultivables »⁴⁰. Bouleversements, catastrophes, cataclysmes, séismes, éruptions, accidents, altérations, famines, sécheresses, intempéries : le monde est en dérive, dans une hypertrophie du mal naturel. Il existe un marché noir des cercueils, en 1979 on fête un Noël sans neige à Montréal, dans un village en Ontario il n'y a ni école ni terrain de jeu parce que les enfants y sont interdits. La mort est partout et, dans des variantes exacerbées et grotesques, on lui fait même violence : des cadavres assassins tombent du ciel et écrasent toute une famille, ou bien on n'arrête pas de tuer des **morts**. Le Roumain Radu Cosașu semble compléter de loin le collage : « Caz aproape unic în analele criminalisticii: Oswald Kaluk, la Auschwitz, a spânzurat încă o dată un deținut, după ce frânghia s-a rupt »⁴¹. « L'histoire est une erreur », lisons-nous page 30 chez Chamberland, et l'on se demande du moins deux choses : 1. s'il s'agit là d'un collage ou d'un effet de collage ; 2. si cela a, en l'absence de tout lien graphique ou syntaxique, quelque rapport logique avec la phrase suivante, tout aussi lapidaire : « Tout le monde travaille ».

Y compris l'écrivain, dans, par exemple, les bandes numérotées de « La vie sur les trottoirs »⁴², qui se veulent autant d'enregistrements ou notations spontanés emmagasinés par -- cette identité est affichée, à la première personne, dès la phrase inaugurale de la bande 1(01) -- un « reporter de l'AFP » qui « marche dans Hanoi », mais qui pourrait être « au même instant un reporter d'UPI ou de TASS, dans Madrid ». Autrement dit, la location réelle importe moins. On assiste à un examen clinique du personnage qui rédige, de l'individu écrivant et respirant : « J'entends, je vois, je sens. Rien n'est problématique. (...) Je respire. Et, déroulée en parallèle, une brève séquence d'existence discursive », écrite »⁴³. Cette intrusion d'un moi quêteur qui se prend pour objet est anticipée, au milieu du deuxième volume de géogrammes, par un chapitre à caractère insulaire, dont nous sommes avertis dès l'Avant-propos : la « Partition ininterrompue » ne procède plus du texte actualitaire, mais de l'« expérience immédiate du 'témoin nomade'⁴⁴ en circulation dans le réel »⁴⁵.

³⁵ *Id.*, p.113.

³⁶ *Id.*, p.132.

³⁷ *Id.*, p.166.

³⁸ *Id.*, p.133.

³⁹ *Id.*, p.40.

⁴⁰ *Id.*, p.108.

⁴¹ « Cas presque unique dans les anales de la criminalistique : à Auschwitz, Oswald Kaluk a pendu une seconde fois un prisonnier, après que la corde s'était cassée » (cf. *Un august pe un bloc de gheață / Un août sur un bloc de glace*, București, Editura Eminescu, 1971 ; 2^e édition : București, Editura LiterNet, 2003, p. 6).

⁴² Paul Chamberland, *Le multiple évènement terrestre*, op. cit., p. 115.

⁴³ *bande 3(01) (subjective)*, id., p. 119.

⁴⁴ Titre du livre de Kenneth White paru en 1995.

⁴⁵ Avant-propos, *id.*, p. 7.

Komentář [N7]:

Dát do poznámky pod čarou : následující text: Acte bizarre, mais parfaitement poétique, en vertu de son écart par rapport à la logique, à la morale et à la... législation. Dans le Code criminel canadien, section « Infractions tendant à corrompre les mœurs », on condamne, article 182, les violences faites aux morts : « Est coupable d'un acte criminel et passible d'un emprisonnement maximal de cinq ans quiconque, selon le cas : (...) b) commet tout outrage, indécence ou indignité envers un cadavre humain ou des restes humains, inhumés ou non ». Le Code pénal français propose, à son tour, des lois veillant au respect dû aux morts : « Toute atteinte à l'intégrité du cadavre, par quelque moyen que ce soit, est punie d'un an d'emprisonnement et de 15000 euros d'amende » (Chapitre V, section IV, art. 225-17).

En fait, cette moelle textuelle contient les molécules de base de la vision géopoétique de Paul Chamberland. Un bref développement métatextuel, page 94, explicite, en une douzaine de lignes, le propre du géogramme : « Le géogramme procède d'une intention de mise en équivalence entre des prélèvements aléatoires. Souvent avec le cutter de Burroughs. Donc un métonymisme nomade. Est présupposée une confiance inconditionnelle en l'englobant terrestre -- chaque géogramme est un fragment de la Terre. (...) Des énoncés hybrides : littéralement des constats, mais le processus de leur enchaînement engage une utopie, le souhait utopique. (...) L'équilibre planétaire pourrait être l'objet du plus grand art. Une éco-régénération »⁴⁶. Rien plus répugnant qu'une « pensée fidèle », d'une « glaçante monotonie » : le point de vue se détache, tourne, culbute, se divise ou bien il occupe la simultanéité du -- et là il faut invoquer le titre du volume -- « multiple⁴⁷ événement terrestre ». En fait, le géogramme n'est pas loin du documentaire : Pasolini est présent, page 53, avec ses propos sur le cinéma, « notion primordiale et archétypale ».

Le géogramme comme figure identitaire

Si le premier volume des géogrammes se voulait plutôt une anthologie du quotidien, le deuxième déclare sa véhémence : il s'agit d'une réaction, défense ou attaque, vu le temps de la menace qui pèse. Les journaux avertissent : « LE MONDE AU BORD DU GOUFFRE ? »⁴⁸ ou « LA TERRE EST EN DANGER »⁴⁹. Typographiquement, ce tome, L'assaut contre les vivants, éclate : les lignes sont inégales, la taille de caractères varie chaotiquement et les lettres voltigent en plein délire. L'énormité, la démesure, l'hérésie graphique doivent être comprises ici surtout comme intensité, névrotique ou aliénante. On continue à « Mourir sur la terre »⁵⁰ (titre de chapitre), dans les bananeraies de Colombie, dans le cimetière catholique de Belfast, dans la banlieue sud de Beyrouth, au bord de l'autoroute direction Hambourg. Tout comme les géogrammes précédents, ceux-ci sont rythmés par l'évocation en contrepoint d'un nombre de morts : Andy Warhol, Salvador Dali, Khomeiny. Le monde court au désastre et l'apocalypse est seulement contremandée. Pourtant, dans ce vertige du gouffre, il y a des survivants : « Monsieur et madame Condo ne croient pas à la catastrophe. Ils se disent que l'art suprême, celui qui les distingue des incapables, des 'perdants', c'est de génialiser l'argent »⁵¹.

Le Pape est toujours en voyage, comme dans l'autre volume, les planètes tournent elles aussi à merveille et attirent de loin le malheureux habitant de la Terre, les citations de Hésiode, Julio Cortázar, Kundera, Marguerite Yourcenar, Jim Morrison et Keith Jarrett sont à leur place, le sottisier s'enrichit avec l'exemple de l'enfant enfermé par sa mère dans une caisse pour l'empêcher de faire des dégâts, enfin c'est une bonne saison pour le florilège de bizarreries et coïncidences : « 'Fuyez l'ordinaire -- découvrez l'extraordinaire !' proclamait le slogan d'ouverture. Le toit de l'immense supermarché s'est écroulé sur la foule, des tonnes de béton. (...) Aucun mort »⁵². Pourtant, la menace de la fin semble bien être là : page 21, le chapitre 2 est intitulé, de façon allusive, « Changement de climat ». Mais une certaine logique de la malédiction veut que la violence et la terreur s'emparent des (sous-)titres et des petites histoires, dans un agencement abracadabrantesque de nécrologues géopoétiques : « Les tatoués de la rage » (p. 49), « Shooting gallery » (p. 88), « Extermination » (p. 89), « Fureur

⁴⁶ *Id.*, p. 94.

⁴⁷ Le *multiple* est conçu par Chamberland comme « la fusion du pluriel et du singulier » relevant du découpage géopoétique : « L'enjeu qui oriente la formation d'un géogramme est le suivant : faire communiquer toutes les dimensions du multiple événement, le proche et le lointain, le macrocosmique (l'événement d'une nova) et l'infime (l'événement d'un pissenlit surgi d'une fissure de la chaussée) » (cf. Gad Soussana, *op. cit.*, p. 22).

⁴⁸ Paul Chamberland, *L'assaut contre les vivants*, *op. cit.*, p. 54.

⁴⁹ *Id.*, p. 95.

⁵⁰ *Id.*, p. 143.

⁵¹ *Id.*, p. 31.

⁵² *Id.*, « Performance », chapitre 16 : « Épiphanies », p. 250.

juvénile » (p. 91), « La mort d'Andy Warhol » (p. 146), etc. Page 157, une hypotypose de la mort atroce s'installe avec ses séries répétitives de « tueries massives » (trois occurrences), « séismes » (3), « foules énormes » (3), « génocides » (2), « onde de choc » (2). « Houles immenses », « assassinats », « famines », « épidémies », « pillages », « affrontements », c'est tout un lexique métonymique qui surenchérit dans l'adjudication de cette apocalypse présente⁵³. Les sonorités rappellent parfois les devinettes et les petits poèmes mnémotechniques enfantins, ou bien évoquent la « voix » de tonnerre d'Artaud, dans des cris mis à nu : « !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

!!!!!!!!!!!!!! PANIQUE / PAAAAANIIIIIIQUEPAAAAANIIIIIIQUECAUCHEMAR-PANIQUE »⁵⁴. Néanmoins, malgré son caractère agonique, cette errance aboutit à une inattendue promesse récupératrice : « les vivants reviendront »⁵⁵, dit, en guise de clôture, Paul Chamberland.

Guy Benoît qualifie la technique du Québécois de « transmigraphie » : enthousiasme de la phrase, effervescence solaire, cela vient de l'avenir et irrite probablement les frileux de la postmodernité. Quant aux géogrammes, eux, ce sont le rythme même, des haltes, des balades⁵⁶. Il y a, dans ce qu'ils circonscrivent, une énergie sauvage de l'événement, une violence que celui-ci fait au monde lors de sa production, voire une dictature : il s'impose, s'insinue, il fait voir. Il existe aussi un imprévu qui ne surprend pas et des banalités ou des choses prévisibles qui sont autant de chocs. Un certain refus du trop, de l'excès de l'imaginaire fait penser à une stratégie d'effacement ou de traduction du lyrisme personnel, camouflé sous des fragments de la réalité sensible du monde. Cela revient à dire que, chez Paul Chamberland, l'événement importe surtout par sa telquellité, issue de sa franchise, son avènement, son insertion dans la logique de l'histoire. Identité du fait, identité du droit à la parole.

Dans la composition du tissu textuel, on a ainsi le sentiment d'avoir atteint un niveau des plus profonds, où l'identitème fait figure d'unité minimale. La conscience poétique recompose tout un monde, et la canadianté se révèle paradoxalement par cette apparente dissolution dans le fait planétaire. À l'échelle des grands événements, la matrice structurante de l'expérience est orientée vers le vécu personnel, vers la révélation identitaire. Bribes de mondes ou bouts d'histoire, les géogrammes dessinent un réseau qui n'est nullement régulier : c'est une mappemonde du hasard, un archipel de l'advenir⁵⁷. Sur les traces de Kenneth White, il s'agit de redécouvrir le niveau de conscience, la poésie primordiale, sous la masse des phénomènes anodins⁵⁸. Vivre, témoigner du banal, du sublime, ou bien de l'infâme, c'est revêtir le monde de sa poésie nécessaire -- appelons cet acte géopoétique --, et vice versa, faire couler la sensibilité dans des formes élémentaires du réel -- à l'aide de ces papiers d'identité littéraire que sont, dans leur essence, et pour Paul Chamberland entre les premiers, les géogrammes.

⁵³ Dans *Le multiple événement terrestre*, la fin intervenait souvent de façon presque littéraire : il y avait des morts pittoresques, inédites, stupides, amères, des cadavres assassins ou des poètes assassinés (« une jeune femme plongeait du haut de Notre-Dame à Paris et dans sa chute en écrasa une autre » -- p. 38 ; « Sonia, seize ans, fut tuée d'une balle dans le dos alors qu'elle écrivait un poème » -- p. 40 ; « OVER SAN DIEGO une femme et un enfant allaient monter dans une voiture quand ils reçurent sur la tête le corps d'un passager..... ils furent tués sur le coup, il était 9h00 du matin » -- p. 73). Dans *L'assaut contre les vivants*, la mort ne fait que s'accumuler, elle devient énorme, hideuse, excessive.

⁵⁴ Paul Chamberland, *L'assaut contre les vivants*, op. cit., p. 55.

⁵⁵ *Id.*, p. 265.

⁵⁶ On a évoqué *supra*, en passant, l'« héritage » rimbaldien à l'œuvre chez Kenneth White. Une filiation similaire serait décelable aussi, selon Hugues Corriveau, chez Paul Chamberland : « (...) j'ai toujours lu dans la manière des grandes proses de Chamberland un souffle très près des *Illuminations* de Rimbaud qu'on voudrait réelles, mais qui ne sont que mirages éblouissants » (cf. « Chamberland polyphonique. Le parcours triangulaire d'un poète, d'un essayiste et d'un témoin de son temps », *Lettres québécoises*, no. 103, automne 2001, p. 12).

⁵⁷ Le mot *archipel* désigne, d'ailleurs, la totalité des instituts de géopoétique, qui existent non seulement en Écosse, France, Allemagne, Belgique et Québec, mais aussi en Serbie, Monténégro et Macédoine, voire à la Martinique et aux Caraïbes.

⁵⁸ Cf. *En toute candeur*, Paris, Mercure de France, 1964, pp. 64-68.

**Vytvořte bibliografii se správným formátováním a předsazením prvního řádku o 1 cm
oproti ostatním :**

Kenneth White, *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994

Francis Ponge, *Méthodes*, Paris, Gallimard, 1961

Paul Chamberland, *L'assaut contre les vivants : géogrammes 2, 1986-1991*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994

Régis Debray, "Qu'est-ce que la médiologie ?", *Le Monde Diplomatique*, août 1999

Bernard Pozier, « Paul Chamberland : "L'expérience de vivre et de penser". Parcours et perspectives... » (entretien avec Paul Chamberland), *Lettres québécoises*, no. 103, automne 2001.